

PAS DE POLITIQUE.

## L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 24 MAI 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

## L'art de bâtir.

L'architecture repose sur trois principes qui doivent être immuables : l'utile, sans lequel on la verrait entraîner les États et les particuliers dans des dépenses ruineuses et superflues ; le vrai, parce qu'elle doit exprimer dans toutes ses formes les grands principes de construction sur lesquels elle repose ; le beau, qui est le but de tous les arts dépendant du dessin.

Placés dans ces conditions, tous les styles d'architecture ont la même valeur, et l'on ne saurait en imposer aucun au génie des artistes, de préférence à quelqu'autre. C'est l'homme de talent qui est chargé de construire un édifice qu'il appartient seul d'en construire les dispositions et les formes, d'en harmoniser les diverses parties, et surtout d'exprimer par des lignes savamment étudiées la destination de l'ensemble ou de chaque division du monument qui lui est confié. Sur ces conditions repose sa réputation d'artiste, et la science ne doit pas non plus lui faire défaut pour assurer la bonne construction et la durée de son œuvre.

L'architecture n'est pas un art d'imitation comme ses sœurs la peinture et la sculpture. Nous ne trouvons rien dans la création qui ressemble à aucun de nos édifices, ou plutôt qui ait pu servir de guide dans ses distributions ou dans l'harmonie de ses lignes.

L'homme a donc tout fait ici : il a employé la matière, les formes et les rapports de leurs proportions pour produire sur ses semblables les idées et les sensations d'ordre, d'harmonie, de grandeur, de richesse, de durée ; il est parvenu à force d'art à donner pour ainsi dire la pensée à la matière, sans être aidé dans cette voie par aucun guide fourni par la nature. Et il doit toujours rester dans l'utile, le vrai et le beau, et son imagination ne peut l'affranchir de la science, qui est la base nécessaire de toutes les productions de son art.

Voilà pourquoi l'architecte doit passer son temps dans l'étude de son art et des beaux exemples laissés sur la surface du vieux monde par les civilisations antérieures ; il s'occupe aussi des sciences exactes pour exécuter avec précision ses projets et en étudier la construction : il ne néglige pas les sciences naturelles, afin de connaître les matériaux qu'il emploiera à en calculer les effets ; enfin il consacre à l'expérience pratique et à la partie administrative de l'architecture appliquée, pour se mettre en mesure d'exécuter les édifices qui pourront lui être confiés.

—Petit chérubin, dit un vieux monsieur en visite, j'ai apporté du bonbon pour vous, je vous le donnerai quand je m'en irai.

—Eh bien ! monsieur, donne-le-moi puis va-t'en.

## Catéchisme social et politique.

Les différentes formes que l'autorité peut revêtir dans le gouvernement de l'État se réduisent à trois : la monarchie, l'aristocratie et la démocratie.

La monarchie est cette forme de gouvernement où l'autorité ou le pouvoir est surtout confié à un seul.

Elle se divise en monarchie absolue et en monarchie tempérée.

La monarchie absolue est celle où le chef ne trouve en dehors de lui aucun contrôle efficace à l'exercice de son autorité. La monarchie tempérée est celle où le chef trouve dans les grands corps de l'État ce contrôle ; telle est la monarchie constitutionnelle, qui gouverne avec l'aristocratie, ou chambres hautes, et le peuple, ou chambre basse.

L'aristocratie est une forme de gouvernement où l'autorité est confiée à un petit nombre de personnes à l'exclusion du reste du peuple.

La démocratie est cette forme de gouvernement où le pouvoir souverain est exercé par le peuple, ou par une grande partie du peuple, au moyen de délégués qui agissent pour lui : telle est une république.

Ces trois formes de gouvernement sont réglées par des constitutions et des lois différentes suivant les temps, les lieux, les circonstances, le génie et les mœurs des peuples. Les nations, comme les individus, ont donc une constitution propre et un tempérament particulier qu'elles tiennent de la nature ; cette constitution et ce tempérament, chez le même peuple, varient et s'altèrent aux différentes phases de son existence nationale, comme chez l'individu, aux différents âges de la vie.

Considérée dans son application, la meilleure des trois formes de gouvernement est celle qui se trouve la plus en harmonie avec les besoins du peuple auquel elle s'applique.

(A la semaine prochaine)

L'ÉGOÛNE.

## Plantes utiles.

La *rhubarbe*, originaire des monts Himalayas, est cultivée dans nos jardins. On se sert de ses pétioles, c'est-à-dire la queue des feuilles, à faire des confitures, des puddings, etc. La racine charnue, rampeuse, brune extérieurement, jaunâtre intérieurement, est tonique et stomachique à faibles doses et purgative à doses plus fortes.

Les pétioles, ont une saveur acide très-agréable (le jus contient du bimalate de potasse, uni à l'acide malique, de l'acide citrique), on en compose un sirop acide, d'une saveur agréable. On en fait aussi d'excellent vin.

## AUX APPRENTIS.

POURQUOI LES ANNÉES DE L'APPRENTISSAGE SONT TOUJOURS DES ANNÉES DANGEREUSES.

Eh ! mon pauvre enfant, c'est bien simple, c'est parce que ce sont des années de faiblesse et d'inexpérience.

Quelque bon et honnête que soit un jeune garçon de treize, quatorze ou quinze ans, ce n'en est pas moins un enfant, et par conséquent un pauvre petit être faible, sans défense. Quelque intelligent

qu'on le suppose, il n'en est pas moins inexpérimenté, facile à égarer, d'autant plus crédule qu'il est plus sincère.

Son père, sa mère ont eu beau le bien élever jusque-là ; devenu apprenti, il sort de ce bon milieu, et DIEU sait dans quelle atmosphère il va être obligé de vivre, de vivre chaque jour ; et cela, pendant trois, quatre, cinq ans ! Quel danger !

Son petit bagage de bonnes habitudes, d'instruction religieuse, de bonne et chrétienne éducation est un lest bien léger pour empêcher sa pauvre barque de chavirer, au milieu des secousses brutales et incessantes de la mer qu'il lui faut traverser.

Pauvre enfant ! qu'il est digne de compassion ! Et avec quelle sollicitude, quel amour ne devons-nous pas tous, tant que nous sommes, pères, mères, prêtres, patrons chrétiens, hommes de zèle et de charité, veiller sur ces pauvres petites âmes, si bonnes pour la plupart, si faciles à sauver, et du salut desquelles dépendent, il faut le dire bien haut, et l'avenir de l'Église et l'avenir de la patrie !

C'est parce que tu n'es encore qu'un enfant, mais bon petit, que le temps de l'apprentissage est pour toi un temps périlleux. Petit matelot, gare les écueils ! Il ne faut point sombrer. Tous, nous ferons ce que nous pourrons pour t'aider à faire une traversée heureuse ; mais il faut t'y mettre toi-même, bravement, sans hésiter. Nous sommes de vieux pilotes ; nous connaissons les mauvais passages : écoute-nous ; sois docile ; et tu seras sûr de ton affaire.

Pour moi, je vais te signaler ici quelques-uns des principaux dangers qu'il te faudra éviter. Je te le répète : écoute-moi. C'est un ami qui te parle ; un ami qui n'a en vue que ton bien et ton bonheur ; un ami qui vit au milieu des apprentis et des jeunes ouvriers depuis vingt-cinq ans bientôt, et qui a eu le bonheur d'en préserver, d'en sauver un grand nombre ; un ami enfin comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST seul a le pouvoir d'en faire, qui t'aime sans te connaître, bien qu'il te connaisse mieux que tu ne te connais toi-même ; qui t'aime tant que, pour te rendre bon et sauver ton âme, il est prêt, DIEU le sait, à mourir pour toi.

DU CHOIX DE L'ÉTAT, ET COMBIEN IL IMPORTE AU BONHEUR, AU SALUT DE L'APPRENTI.

Ne crois pas, mon garçon, que le choix d'un état soit indifférent à ton bonheur, et même à ton salut. Quantité d'apprentis, quantité d'ouvriers se sont perdus, se perdent et se perdront par leur état même. J'appelle mauvais tout état qui est dangereux au point de vue du service de DIEU, de la liberté du dimanche, de la conservation de la foi et des bonnes mœurs.

Cet état devrait-il te faire gagner des journées de six, huit et dix francs, est un état mauvais, qu'il faut laisser à d'autres moins consciencieux, moins chrétiens que toi. "Que sert à l'homme de gagner le moule entier, s'il vient à perdre son âme ?" Ce n'est pas moi seulement qui le dis : c'est l'Évangile ; c'est JÉSUS-CHRIST ; c'est le bon DIEU.

C'est de plus le gros bon sens. Nous ne sommes pas seulement sur la terre pour y faire, s'il se peut, notre petite fortune ; nous y sommes encore, et surtout, pour y servir DIEU, et nous préparer ainsi une bonne éternité ! Voilà le travail par excellence, auquel tout doit être subordonné. Tôt ou tard, en effet, tu mourras, n'est-il pas vrai ? et tu entreras pour toujours dans l'éternité. C'est à ce point de vue-là

qu'il faut te mettre, pour choisir un état ; toi avec tes parents, et tes parents avec toi.

Si tu as le bonheur, mon cher enfant, d'avoir des parents éclairés et chrétiens, tu n'auras pour ainsi dire pas besoin de te préoccuper du choix de ton état : la tendresse de ton père et de ta mère feront cela mieux que toi. Néanmoins insiste bien auprès d'eux sur ce point fondamental qui te regarde si personnellement ; et supplie-les de mettre toujours au premier rang les intérêts de ton âme et de ta conscience.

Si tu as le malheur, aujourd'hui trop commun hélas ! d'avoir des parents, je ne dis pas impies, mais indifférents en fait de religion, oh ! alors mets tout en œuvre pour obtenir qu'on te laisse choisir un bon état, qu'on le laisse entrer dans telle ou telle maison où la sainte liberté du dimanche est pleinement respectée ; où le patron est non-seulement un honnête homme, mais un chrétien, un chrétien pratiquant ; où l'atelier n'est pas trop mal composé. DIEU merci ! il y en a encore comme cela.

Pour trouver une maison de ce genre, adresse-toi, ou bien à ton curé, ou à quelqu'autre bon prêtre qui s'occupe des enfants et des apprentis ; ou encore et surtout au Directeur du Patronage, s'il y en a un là où tu es : les Directeurs de Patronages savent mieux que personne quels sont les bons états, les états solides ; et en outre ils connaissent par expérience quelles sont les bonnes et les mauvaises maisons, les bons et les mauvais patrons. S'il est possible, va donc droit au Patronage, et prie le Directeur d'arranger cette grosse affaire avec tes parents. Si tu ne le connais pas encore, adresse-toi à lui de ma part.

En cette affaire si grave, ne te fie pas au premier-venu, au voisin, à la voisine ; on ne saurait croire avec quelle légèreté les plus braves gens recommandent parfois telle ou telle maison, tel ou tel patron. Et qui est la victime de cette incomparable légèreté ? le pauvre apprenti qui se trouve pris comme dans un piège. Saint Joseph, le Patron des travailleurs, te fera trouver ce que tu chercheras ainsi, dans un sentiment si louable.

Autant que possible, mon garçon, prends tout simplement l'état de ton père. Sauf de rares exceptions, c'est ce qu'il y a de meilleur à tous les points de vue. Le père est le meilleur de tous les patrons, le plus dévoué aux intérêts de son fils-apprenti, en qui il voit son successeur ; par amour-propre, autant que par amour paternel, il lui apprendra l'état bien à fond, bien consciencieusement.

Les trois quarts des patrons usent et abusent du temps de leurs apprentis, et l'on voit souvent de pauvres garçons en apprentissage depuis deux ou trois ans qui n'ont encore fait que des courses et sont à peine initiés à leur métier. Et puis, si tu embrasses l'état de ton père, ta clientèle se trouvera toute faite le jour où tu lui succéderas. Crois-moi, le conseil que je te donne là vaut son pesant d'or.

A continuer)

### Entretien sur la physique.

Ouvriers, c'est pour vous que j'écris et j'ai la prétention de vous enseigner la physique. Eh ! oui, la physique. Vous avez déjà entendu parler de cette science qu'on enseigne aux philosophes des collèges ; vous avez cru que c'est bien difficile à apprendre. Mais non. Et vous allez voir qu'avec un peu d'attention dans quelques semaines vous saurez ce qu'il vous faut savoir de la physique. Mais, direz-vous à quoi bon savoir cette branche de philosophie ? Outre qu'elle satisfera votre esprit avide d'apprendre, elle apportera à votre cœur beaucoup de contentement et ouvrira votre âme à la reconnaissance envers Celui qui a fait tant de merveilleuses choses pour l'homme, pour vous, surtout ouvriers, qui n'avez pas souvent les moyens d'orner vos demeures, de vous procurer des jouissances artificielles. Plus que cela c'est que les faits naturels, examinés sur toutes leurs faces, donnent toujours des résultats utiles et pratiques.

En effet puisque la physique vous apprendra à

vous rendre compte de tout ce que vous voyez. La nature est un grand livre que jeunes et vieux doivent étudier. Qu'est-ce donc que c'est la physique ? C'est une science qui consiste à examiner les faits sous toutes leurs faces et les applications qu'on en peut faire.

Nous allons, d'abord, mes amis, examiner les phénomènes de la nature. N'aimeriez-vous pas à savoir d'où vient l'air qui vous rafraîchit et où il va ? Pourquoi le ciel est bleu aujourd'hui et pourquoi il sera peut-être demain tout couvert de nuages ? d'où viennent ces nuages, ce qu'ils sont et où ils vont ? pourquoi la rivière que vous apercevez à vos pieds coule toujours sans s'arrêter ? pourquoi l'eau en est bleue ou verte, tandis qu'elle est sans couleur dans la verre où vous la buvez ? pourquoi les fruits mûrs tombent des arbres ? pourquoi il y a des orages avec des éclairs et du tonnerre ? pourquoi il y a des étés où l'on étouffe de chaleur et des hivers où l'on gèle de froid ? pourquoi il y a des jours et des nuits ? pourquoi on peut toujours marcher sur la terre sans jamais arriver au bout ? pourquoi..... etc. etc.

J'entends l'ami Jacques qui me demande pourquoi j'ai dit que si on marchait toujours sur la terre sans s'arrêter, on n'arriverait jamais au bout ? La raison, ce n'est pas parce qu'elle est grande, mais bien parce qu'elle est ronde. Hein ! la terre, ronde. Oui. Mais les montagnes et les vallées, me direz-vous, l'empêchent bien d'être ronde comme une boule, ou alors, c'est une boule toute bosselée.

La terre est si grosse en comparaison des montagnes, que les montagnes et les vallées ne l'empêchent pas plus d'être ronde que les petites rides qui se trouvent sur la peau d'une orange n'empêchent l'orange d'être ronde.

Mais comment sait-on que la terre est ronde ? Bonsoir, mes amis. Il se fait tard, je reprendrai à cette question à la prochaine rencontre.

ALBERT.

### LES DEUX FRÈRES.

Deux frères, certain jour, procédèrent entre eux,

Par-devant notaire, au partage

D'un terrain maigre, rocailleux,  
Seul héritage

D'un grand-oncle aussi malheureux  
Que ses neveux.

L'aîné, pensant qu'il était inutile

D'arroser de ses sueurs

Une terre ingrate, stérile,

Alla chercher fortune ailleurs.

Le plus jeune, au contraire,

Se met avec courage à labourer sa terre,

Lui consacrant tous ses soins et son temps ;

Et cette terre si stérile,

En moins de trois à quatre ans,

Devenant dans ses mains une terre fertile,

Le nourrissant ainsi que ses enfants,

Quand son aîné se mourait de misère.

Cela rappelle à mon esprit

Ce que, quand j'étais tout petit,

J'entendais dire à défunt mon grand-père ;

"Tant vaut l'homme, tant vaut la terre."

FREDERIC JACQUIER.

### Comme quoi avec la foi on peut transporter les montagnes.

Vous savez à peu près tous, mes chers lecteurs, que Christophe Colomb, qui a découvert l'Amérique, il y a bientôt 400 ans, était un grand génie, mais vous ne savez peut-être pas aussi bien que c'était un grand chrétien, et que c'est par son dévouement ardent à Dieu et à son Eglise, qu'il est arrivé à conquérir à la civilisation et à la Foi chrétienne ces terres jusqu'alors sauvages et inconnues. J'ai pensé que quelques mots sur l'histoire de ce grand homme pourraient vous intéresser et que vous aimeriez à le connaître.

Il était fils d'un simple ouvrier et naquit à Gênes, ville d'Italie, en 1442. Son père était un pauvre cardeur de laine, qui eut soin de l'élever dans les sentiments de la foi la plus vive. C'est à cela que

Colomb dut son génie ; il voulait étendre le royaume de la Croix, et dès l'âge de 32 ans, ses pensées mûries et approfondies le convainquirent que puisque le globe terrestre a la forme arrondie, il devait, en s'embarquant sur un rivage et parcourant l'immensité des mers, aller aborder à la rive opposée, ou plutôt rencontrer sur sa route des continents inconnus, aux habitants desquels la Religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ pourrait aussi être prêchée. Pendant dix-huit années consécutives il créusa et étudia son projet : une conviction entière s'établit dans son esprit, et il pria Dieu de lui donner la force d'accomplir ce grand ouvrage en vue de sa gloire et de la propagation de l'Eglise catholique.

Mais comment le fils d'un simple ouvrier pouvait-il mener à fin une aussi gigantesque entreprise ? Colomb se confia à la Providence : revêtu de la robe des Franciscains, dont il était des Tiers-Ordre, portant la croix sur son cœur, il parcourt les royaumes, faisant part de ses desseins aux princes et aux puissants, et leur demandant les moyens de l'exécuter. Bafoué, honni, moqué, comme le Christ son maître, il n'est entendu que du saint Père, qui le bénit, et du roi et de la reine d'Espagne, Ferdinand et Isabelle la Catholique, qui mettent enfin à sa disposition une flotte, en dépit des envieux et des calomnieux.

Colomb part au mois d'août 1482 ; la croix sert d'étendard à ses navires : mais il n'est pas au bout de ses tribulations. L'équipage, qui le prend pour un fou et un rêveur, se révolte et veut le jeter à la mer : c'est la puissance seule de Dieu qui apaise ces rebelles ; les vents favorables poussent la flotte, et après 33 jours seulement de navigation, Colomb découvre la première île de l'Amérique ; il s'y élance avec les siens, il y plante la croix, il en prend possession au nom de Jésus-Christ, il lui donne le nom d'île du *Saint Sauveur*, et se jette à genoux pour remercier Dieu, tandis que les insulaires s'enfuient à la vue des Européens.

Colomb les rappelle, les traite comme ses frères et établit au milieu d'eux sa petite colonie. D'autres rivages ne tardent pas à s'offrir à sa vue, et le héros chrétien, dont Dieu a béni la confiance, repart pour l'Europe, afin de faire part de ses succès et demander de nouveau secours pour les mener à bonne fin.

Il est assailli dans ce voyage par une affreuse tempête, mais il fait vœu d'accomplir à son retour un pèlerinage à la sainte Vierge : les vents s'apaisent et Colomb aborde en Espagne, où Ferdinand et Isabelle le reçoivent avec les plus grands honneurs et le proclament noble, grand amiral et vice-roi du nouveau monde, qu'on appelait alors la *Terre-Sainte de la Croix*.

Insensible à ces distinctions, Colomb n'a qu'une pensée : remercier le ciel, accomplir le vœu qu'il a formé, et continuer son œuvre. Pieds nus et en chemise, il se rend à l'église Notre-Dame pour y entendre humblement la messe ; et bientôt il repart pour les terres inconnues, à la tête de 17 vaisseaux, et accompagné de nombreux missionnaires.

On dirait que les îles et les continents naissent devant lui. Les naturels accourent écouter la *bonne nouvelle* ; Colomb plante la croix sur tous les rivages, et trois fois il fait le trajet de l'ancien au nouveau monde, qui n'en font désormais plus qu'un, unis dans la même foi et dans la même civilisation, par le génie chrétien de ce grand homme, fils d'un pauvre ouvrier.

Cependant l'envie et la persécution se déchaînaient sur lui. Trahi et calomnié, on le voit, à son troisième voyage, aborder en Espagne chargé de chaînes par ses ennemis, et dans l'état humiliant d'un coupable. Bientôt justifié, il ne repart cependant pour le nouveau monde qu'espionné et surveillé par ses envieux, porteurs d'ordres secrets. Dieu le soutenait, le protégeait, et l'éclairait en quelque sorte.

Une horrible tempête l'attendait dans cette nouvelle traversée : Colomb l'avait prévue, sans qu'aucun signe avant-coureur l'annonçât ; il avertit ses espions qui refusent de le croire et dont les bâtiments, bientôt assaillis par l'orage, ne tardent pas

à s'abîmer au sein des flots avec tous ceux qu'ils portent. Seul, le navire de Colomb est préservé et peut revenir prendre terre en Espagne.

Mais, hélas ! la calomnie qui s'attaque trop souvent à tout ce qui est religieux et chrétien l'emporta à la fin : celui qui avait découvert tout un monde, le grand amiral, le vice-roi d'Espagne, Colomb enfin, le héros chrétien, ne trouve plus que l'ingratitude et l'oubli, et va mourir pauvrement, à 64 ans, dans une misérable auberge de Valadolid, assisté seulement par les bons Pères Franciscains de cette ville d'Espagne qui recueillent ses restes.

Jamais le cœur de notre héros ne se démentit au milieu de ces épreuves. Il n'y vit qu'une ressemblance de plus avec son divin Maître : il avait accompli son œuvre, ouvert une immensité de terres à l'Évangile ; et, dans les honneurs, comme dans les privations, ce fut sa seule préoccupation.

Il avait dit lui-même " que tant que son entreprise ne serait pas achevée, il était placé sous la garde immédiate de la Providence ; " et plus tard il ajoutait : " Cette grande entreprise n'est pas due à mon mérite ; elle est due à la sainte foi catholique. Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre, comme il se réjouit dans les cieux au prochain salut de tant de peuples, jusqu'à présent voués à la perdition. Car ce projet n'a eu d'autre but que l'accroissement et la gloire de la Religion chrétienne. J'ai pleuré jusqu'à présent sur les autres, maintenant que le ciel me fasse miséricorde et que la terre pleure sur moi ! "

Ce sont, chers lecteurs, les propres paroles de ce génie étonnant, qu'aucun génie n'a surpassé, du fils d'un pauvre cardeur de laine, et qui n'a été si grand, si confiant et si persévérant, que parce qu'il portait, avant toutes choses, dans son cœur, l'amour de Dieu, de sa Croix et de son Église.

#### Remède pour faire passer l'hydropisie.

Voici un remède très-facile, très-bon marché très-peu connu et très-efficace, pour faire disparaître en peu de jours, sans aucun danger pour le reste de la santé, les hydropisies même invétérées.

Prenez une vingtaine de ces petites bêtes noires qui remplissent les prairies, et qu'on appelle *cris-cris* ou *grillons*.

Faites-les cuire et infuser dans une grande tasse de café noir ; faites passer à travers un linge et faites boire cette infusion à la personne hydropique, comme une tasse de café ordinaire. Sucrez, si vous le préférez.

Au bout de quelques heures commence une évacuation abondante par les urines, tellement abondante, qu'on a vu des hydropiques, arrivés au dernier degré de la maladie complètement débarrassés en moins de vingt-quatre heures.

Le café de cris-cris a été essayé plusieurs fois et a toujours réussi.

On peut se servir indifféremment de cris-cris vivants ou de cris-cris séchés, mis en poudre et conservés.

#### RECETTES.

*Crème aux amandes pralinées.*—Prenez une once d'amandes douces et deux d'amères que vous pralinerez ; lorsqu'elles seront froides, écrasez-les bien ; et faites bouillir trois verres de crème, à laquelle vous ajouterez vos amandes, et vous retirerez du feu ; jetez ensuite le tout dans la passoire, et vous y ajouterez après cinq jaunes d'œufs bien battus, et vous ferez passer encore quatre ou cinq fois dans la passoire ; après quoi vous pourrez faire prendre votre crème dans un plat creux ou dans des petits plats.

*Crème fouettée.*—Prenez une chopine de crème, sucrez-la à votre goût, observez que votre sucre soit écrasé bien menu, ajoutez un verre de vin blanc et un blanc d'œuf, un peu de muscade, battez le tout avec des verges jusqu'à ce que votre crème soit en neige ; ensuite vous mettez dans chacun de vos verres à vin une cuillerée à thé de confitures ou de gelée, et vous les remplissez de votre crème.

#### DE TOUT UN PEU.

Certain Gascon parlait de son courage,  
Lorsqu'à l'instant recevant un outrage,  
On le voit fuir—Eh ! monsieur le marquis ;  
Votre courage ?—Il est aux pieds, sandis.

En police correctionnelle :  
—Prévenu, vous aviez des moyens d'existence,  
qu'en avez-vous fait ?  
—C'te bêtise ! J'ai existé avec !

Deux gavroches passent devant chez M. W. Down & Cie., à Montréal.

L'un deux montrant à son camarade, les régiments de tonneaux étalés dans la cour :

—Crois-tu qu'il y en a là-dedans, des chansons et des coups de poings.

—Qui est-ce donc qui l'a inventé la poudre, m'sieu ?... que papa dit toujours que ce n'est pas vous ?

Les Gascons sont tellement menteurs, qu'on ne peut pas même croire le contraire de ce qu'ils disent.

Un passant.—Monsieur de grâce, faites reculer votre cheval.

Le Gascon.—Monsieur, mon cheval est du pays, il ne recule pas.

Qui sait se refuser à lui-même n'a rien à demander à personne.

L'attention aux petites choses est l'économie de la vertu.

La vertu est belle dans les plus laids, le vice est laid dans les plus beaux.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous, n'en dites pas.

L'œil qui voit tout ne voit pas lui-même.

Dans la route de la vertu l'exercice donne des forces ; plus on avance, moins on est las.

Ce n'est point obéir qu'obéir lentement.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Les prodiges vivent comme s'ils avaient peu de temps à vivre, et les avares comme s'ils ne devaient pas mourir.

—A New-York, un nègre comparaisait devant le juge Dodge, au Jefferson Market.

—Qu'est-ce qui vous amène en prison demanda le juge ?

—Massa, ce sont deux *policemen*.

J'entends ; mais, est-ce que ce n'est pas pour ivrognerie ?

—Oui, massa, ils étaient ivres tous les deux !

Devant l'Hôtel Ottawa, à Montréal, un jeune gavroche se plante devant un Anglais long, maigre, efflanqué, comme Albion a seul le brevet de les produire.

—Oh ! là ! là ! s'écrie le gavroche en se servant de ses mains comme d'une lorgnette, rien que ça de taille ! je repasserai voir le reste demain !

## HISTOIRE D'UNE PIPE.

### CHAPITRE XIX.

Où l'on voit ce que Simon-le-Borgne appelait tenir ses comptes.

—Cinq et six pour le Grélé et cinquante piastres pour moi qui ne m'y attendais guère, s'écria Bernard, dès que le mousse eut jeté les dés à son tour. Allons, en v'là assez pour faire la noce à Saint-Malo, continua-t-il en fourrant, à poignées, l'or dans son morceau de chiffon, et il quitta la porte.

—C'était un grand philosophe.

—André voulut en faire autant.

—Ah ! ah ! et d'un autre qui caponne, dit tout haut le perdant. Quand je gagne, moi, je donne une revanche.

—Contre quoi ? demanda le Grélé, dont les lèvres tremblaient de dépit.

—Le matelot fouilla dans sa ceinture, en retira un diamant, dont une reine eût été fière de se parer et dit : deux cents piastres sur mon caillou. Ça va-t-il ? Tout contre le mousse.

—Le Grélé attacha sur son adversaire un singulier regard, se rassit sans rien dire et secoua le cornet.

—Les forbans cessèrent de parier et rétrécirent le cercle. La partie était devenue un duel à mort, une lutte corps à corps entre deux hommes qui se haïssaient depuis longtemps. L'orange contenu pendant des années allait éclater, les autres matelots le présentaient avec leur instinct féroce et se serraient en silence autour des joueurs. La voix rauque du marqueur proclamait chaque coup. André perdit le premier, puis regagna, puis reperdit ; la pile d'or fut entamée deux ou trois fois, puis réformée.

—La chance, d'abord à peu près égale, semblait pourtant devoir revenir au Grélé ; le diamant était déjà plus qu'à demi-perdu, lorsque l'Abordeur eut à son tour une veine incroyable, à chaque coup il amenait des points formidables : double six ou cinq et six. Tout en jetant les dés d'une main fébrile, les deux adversaires se regardaient comme deux bêtes féroces, prêtes à s'attaquer. Pas un mot ne sortait de leur bouche, mais leur respiration était sifflante, leurs yeux ardents, et de leur poitrine haletante sortait un sourd grondement.

—Simon s'était nonchalamment rapproché du cercle et regardait la partie avec un sourire de tigre.

—Ma part de prise contre la moitié de ton or, dit enfin le Grélé, qui avait tout perdu, sauf la pipe.

—Et en même temps il se souleva avec une expression étrange et le mouvement élastique d'un chat qui va s'élançer.

—Va pour la revanche, s'écria l'Abordeur lançant les dés pour la dernière fois, et à moi ta prise. Six part...

—Son cri de triomphe s'acheva dans un hurlement de douleur. D'un coup de poignard le Grélé lui avait cloué la main gauche sur le tapis avant qu'il eut le temps d'escamoter un de ces dés pipés ou préparés d'avance avec lesquels les filous habiles savent aider la fortune.

—Brigand ! voleur, rends-moi l'or qui m'appartient, hurla André lui sautant à la gorge.

—Son adversaire avait eu le temps de dégager sa main : il saisit le mousse dans ses deux bras nerveux, et tous deux, enlacés comme des serpents, se roulèrent, en se tordant, sur la natte où ils cherchaient à ressaisir le poignard, et où ils ne trouvaient sous leurs mains que des poignées d'or et de bijoux souillés de sang.

—Impartiaux dans leur férocité, les pirates n'intervinrent pas, ils assistaient à la lutte et applaudissaient aux bons coups.

—Simon était retourné à son poste et, le dos tourné, sifflait doucement en regardant le ciel.

“ Les chances du combat étaient égales.

“ — Dix onces pour le Grêlé, cria, du haut des porte-haubans, un gabier, placé aux premières loges pour bien voir.

“ — Dix contre, riposta Bernard, oublieux de la promesse qu'il s'était faite à lui-même.

“ D'autres paris furent établis : les pirates jouaient au premier tué.

“ Le combat, durait depuis quelques minutes, lorsque l'Abordeur, qui venait de se relever sur ses genoux, ouvrit affreusement les yeux, agita convulsivement les bras dans le vide et, s'affaissant lourdement sur lui-même, tomba la face dans l'or, sans prononcer une parole.

“ Le Grêlé avait retrouvé son poignard et le lui avait enfoncé jusqu'à la garde dans les entrailles.

“ — Ohé ! là-haut, tu as gagné, cria une voix au gabier.

“ — Mille millions de sabords ! murmura Bernard ; j'aurais mieux fait de ne pas jouer.

“ Simon pensa que le moment d'intervenir était arrivé ; sans bouger de sa place il porta un sifflet à ses lèvres et en tira un son prolongé.

“ Jacques, dit Vent-de-Bout, s'avança à l'ordre.

“ — Que se passe-t-il donc là-bas ? demanda sévèrement le capitaine à son lieutenant.

“ — Une rixe de matelots, répondit Jacques, tordant entre ses doigts son bonnet de laine.

“ — Qu'on mette les coupables aux fers.

“ Le lieutenant ne bougea pas.

“ — Faut-il répéter deux fois un ordre ? fit Simon.

“ Capitaine, il y en a un de tué, murmura Vent-de-Bout.

“ Simon proféra un blasphème à faire couler le *Vautour* :

“ — Qu'on m'amène, l'assassin et qu'on apporte le règlement de bord. Tout l'équipage sur le pont.

“ Un instant après, André, pâle et sanglant, les mains liées derrière le dos, comparaisait devant son juge. Deux matelots armés se tenaient à côté du coupable.

“ Au milieu du demi-cercle formé par les pirates immobiles, Simon, debout sur le château d'arrière, en face de l'équipage, ordonna au lieutenant de lire les articles du règlement.

“ D'une voix ferme, Vent-de-Bout lut l'article trente et un.

“ Le second du navire qui n'aura pas interposé son autorité pour prévenir une rixe entre matelots, à la première fois, recevra soixante coups de corde.”

“ — Assez ! fit le capitaine.

“ Jacques posa le règlement.

“ — C'est la première fois, continua Simon en jetant un coup d'œil sur son livre, et il désigna deux hommes.

“ — Réglez le compte, dit-il en s'asseyant.

“ On apporta une forte pièce de bois que l'on inclina d'un côté sur le bordage et l'on y amarra, par les pieds et par les mains, le lieutenant, auquel on n'avait laissé que son pantalon.

“ Les bourreaux, munis chacun d'un bout de corde, prirent place des deux côtés.

“ — Allez ! commanda Simon.

“ La victime reçut les dix premiers coups sans se plaindre, puis vaincu par la douleur poussa des hurlements ; le sang ruisselait sous les lanières, le râle succéda aux cris.

“ Simon comptait à haute voix, sans que son visage impassible trahît la moindre émotion. Au soixantième coup, il dit :

“ — Halte ! le compte est réglé.

“ On détacha le moribond et on l'emporta.

“ Le capitaine continua la lecture commencée par son second. Quand il eut achevé le quarante-deuxième paragraphe ainsi conçu :

“ Tout matelot qui, dans une rixe, tuera son adversaire, pour la première fois recevra cent coups de corde, et pour la seconde, aura la tête cassée.”

“ Il s'arrêta. Une joie satanique brillait dans son regard.

“ — André le Grêlé, as-tu tué ton camarade l'Abordeur ? demanda-t-il.

“ Le matelot releva fièrement la tête et répondit :

“ — Je l'ai tué.

“ — Est-ce la première fois que tu t'es ainsi battu à bord ?

“ — C'est la seconde.

“ — Une et une font deux, continua Simon ; mes comptes sont bien tenus. Connais-tu le règlement ?

“ Je le connaissais.

“ Alors, tu sais à quoi tu t'es exposé. Me reconnais-tu aujourd'hui le droit de faire appliquer la loi ? Et il traîna à dessein sur le mot *aujourd'hui*, car il n'avait pas oublié sa dette du jour de l'abordage.

“ — Je reconnais, répondit André, que tu n'es qu'un brigand qui veux t'emparer de ma part de prise et de celle de l'Abordeur, un voleur qui valait mieux que toi ; mais moi je réclame ce qui m'appartient et j'entends que nos trésors soient jetés à la mer avec mon cadavre et avec celui de l'Abordeur. Qu'en dites-vous, camarades ?

“ — C'est ton droit, dirent cinquante voix à la fois.

“ — Silence ! mes agneaux, cria Simon d'une voix terrible. Silence, ou par ma damnation éternelle je saurai vous faire rentrer les murmures dans la gorge. Puis, enveloppant son prisonnier d'un regard effrayant de cruauté railleuse : Tu as raison, dit-il d'une voix tremblante de colère, et qu'il essayait en vain de rendre calme, mais puisque tu prends si bien les intérêts de l'homme que tu as assassiné, et que tu t'occupes de lui, je veux te traiter comme tu le mérites. Apportez ici le cadavre de l'Abordeur et tout l'or qui appartient aux deux associés.

“ Les pirates obéirent en frémissant ; ils s'attendaient à quelque invention monstrueuse.

“ Quand la natte sanglante eut été traînée avec le corps, au pied du tribunal, Simon fit deux parts égales de l'or et des bijoux, enveloppa chaque lot dans un morceau de toile, et ordonna de les attacher séparément, l'un et l'autre, au cou de leur propriétaire.

“ — Est-ce bien cela ? demanda-t-il au Grêlé.

“ — C'est cela.

“ Tu vois que je suis juste ; mais ce n'est pas tout, je veux être bon et indulgent, continua-t-il avec un rire convulsif, et adoucir, autant qu'il est en moi, le châtement que le règlement me force à vous appliquer.

“ Puis, se tournant vers Bernard et l'Ecureuil :

“ — Avancez à l'ordre, dit-il.

“ — Et il leur donna ses instructions à voix basse.

“ Les deux gabiers hésitèrent.

“ Simon empoigna la hache qu'il avait toujours à portée de sa main et réitéra son commandement.

“ L'équipage, frappé de stupeur, n'osa pas murmurer.

“ Bernard roula un baril vide à tribord, le cercla d'une corde, dont les deux bouts retombaient de chaque côté comme deux étriers et l'attacha au palan de la grande vergue.

“ — Hisse, dit-il à l'Ecureuil..., halte !

“ Le baril se balançait dans l'air à hauteur de ses épaules.

“ — Faites avancer le condamné, commanda Simon.

“ Les matelots armés poussèrent André jusqu'à ce que sa poitrine touchât le baril.

“ Bernard lui passa la corde sous les aisselles et l'amarra fortement.

“ — A l'autre, dit froidement Simon ; réunissez les deux associés, qu'ils puissent faire la paix et qu'on s'embrasse.

“ Un murmure d'horreur circula dans les rangs.

“ — Silence ! cria le capitaine et qu'on obéisse, mes petits agneaux.

“ Le cadavre, dressé, fut attaché de la même manière, debout, face à face.

“ Au commandement de : Hissez, les deux corps montèrent lentement dans le vide, puis la vergue, en tournant, les balançait un instant au-dessus des flots.

“ — Lâche tout ! hurla Simon.

“ Un bruit sourd se fit entendre, l'écume rejailit, puis l'affreuse bouée reparut, surmontée de deux têtes, dont l'une vomissait des imprécations et poussait des hurlements de rage.

“ Simon-le-Bergne avait réglé ses comptes.

“ La mer était légèrement heuleuse et ses petites vagues, soulevées par la brise, jetaient, en clapotant doucement, une blanche écharpe d'écume autour des flancs noirs du *Va-tour* qui s'éloignait.

## CHAPITRE XX.

*Qui sème le vent, moissonnera la tempête.*

“ En 1500, avant que Martin Luther eut réformé l'Eglise, si un voyageur, attardé et sans argent, rencontrait un passant, il se faisait indiquer par lui la route du monastère le plus voisin et, sûr d'y trouver un fraternel accueil, allait joyeusement frapper à la porte de cette hôtellerie gratuite, toujours ouverte au pauvre comme au riche.

“ En 1524, dans cette même Allemagne, quand deux hommes s'apercevaient de loin sur une route ou dans un champ, ils épaulaient leurs arquebuses et criaient :

“ — Qui va là ?

“ — Bunschuh, répondait l'un. Stiefel, répondait l'autre, et aussitôt ils tiraient tous les deux.

“ Si le paysan tuait son adversaire, il disait :

“ — Béni soit Dieu ! celui qui est dessous doit être dussus.

“ Si le reître étendait son ennemi à terre, il l'achevait en lui brisant le crâne avec sa botte et s'écriait :

“ — A tous les diables, l'âme du rustre.

“ Ceci était le fruit de la fraternité nouvelle.

“ En brûlant, en 1520, sur la place publique de Vittemberg, la bulle par laquelle Léon X condamnait les erreurs du moine apostat, Luther avait mis le feu au monde.

“ L'Allemagne avait la première applaudi à la révolte de l'Augustin défroqué, la première aussi elle était dévorée par l'incendie. C'était justice.

“ Depuis quatre ans, la réforme avait bien marché.

“ De 1723 à 1725, il y eut cent mille hommes tués sur les champs de bataille, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises incendiées, d'immenses trésors de peinture, de sculptures, de vitrerie, d'architecture, d'orfèvrerie, pillés, brisés, anéantis.

“ Au nom de la réforme, les écoles furent fermées, les sanctuaires profanés, les tombeaux même violés et les reliques de saints jetées au vent.

“ Au nom de la tolérance, les seigneurs et les paysans réunis par le pillage, saccagèrent les couvents, chassèrent les moines ou les massacrèrent, firent butin de leurs dépouilles ; puis, comme les paysans voulaient tout prendre et les seigneurs tout garder, les hommes du peuple mirent le feu aux châteaux et les nobles incendièrent les villages. Du fond de la forêt Noire aux bords de la mer du Nord, l'Allemagne ne fut plus qu'un champ de bataille jonché de ruines, et où, à la lueur de mille incendies, les nouveaux frères s'égorgeaient en se maudissant.

“ Tels furent les premiers fruits de la révolution religieuse.

— Pardon, mon cher voisin, interrompit M. Sorbier, mais il me semble, remarquez que ceci n'est pas une objection, il me semble, dis-je, que ces guerres sanglantes n'avaient aucun rapport à la religion. Quand les Français et les Autrichiens combattaient en Italie, le catholicisme n'avait rien à y voir, et les Allemands pouvaient tout aussi bien s'égorger sans que l'unité du protestantisme fut le moins du monde compromise.

(A continuer)